



# L'ÉTUDIANT LIBÉRAL



LIÉGEOIS  
POLITIQUE  
LITTÉRAIRE  
HISTORIQUE

BI-MENSUEL

défend les idées libérales et pas nécessairement le parti libéral

Affilié à l'Union de la Presse Périodique Belge  
Union Professionnelle reconnue.

<b>REDACTION :</b> Hubert THIBERT rue Raikem, 26, Liège	<b>DIRECTION POLITIQUE :</b> Georges MOREAU 14, place Foch, Liège	<b>ADMINISTRATION :</b> Charles DORMANN 246, rue Basse-Wez, Liège C. Ch. p. : 36885	La responsabilité des articles Incombe à leurs auteurs.	<b>ABONNEMENTS :</b> Bourgeois : 15 fr. Etudiants : 6 fr.    Protecteurs : 25 fr. Professeurs : 12 fr.    Honneur : 50 fr. et plus
---	---	--	--	--

## ENTR'ACTE

Déjà le douzième numéro ! Qui pouvait croire en octobre dernier que l'avenir nous accordait de paraître normalement jusqu'au bout de cette année académique ? Et nous y voilà pourtant arrivés. Les conditions, on l'avouera, n'étaient pas des meilleures, et, jusqu'au pire, tout était à redouter. Mais maintenant que l'avenir nous propose déjà le blocage et ensuite les examens, risquons un regard en arrière. Pouvons-nous être satisfaits de l'E. L. ? Le lecteur nous pardonnera d'avoir nous-mêmes envisagé son jugement. Un journal comme le nôtre n'a pas de vaines prétentions. Il n'est au service de personne. Et peut-être, parce qu'il est libre et composé dans la joyeuse humeur de la camaraderie, manque-t-il de dynamisme combattif. C'est qu'ici nous défendons chacun, sans parti-pris, ce que, en jeunes et étudiants que nous sommes, nous croyons utile et agréable aux jeunes et aux étudiants. Mais parce que nous sommes libres, nous nous méquons des critiques tendancieuses, et voulons nous préoccuper sans arrière-pensée de toutes les suggestions amicales. C'est là l'intérêt de notre canard. Et quand nous parcourons la collection de nos derniers numéros, nous croyons pouvoir nous flatter d'avoir favorisé, dans le cadre qui lui convient, et au milieu de circonstances qui l'accablent, la vie étudiante. Nous en sommes à la fois les échos et l'une des manifestations les plus évidentes. Que l'étudiant excuse nos éditoriaux sévères, que le bourgeois pardonne notre allure rabelaisienne et grivoise. N'aimant pas la politique, nous tenons pourtant à ce qu'on sache que nous avons notre opinion à son sujet, avec la volonté de l'exprimer, et que nous ne maudissons ses talibans que pour n'en être point dupes. Aimant la vie, nous nous sommes acharnés à la défendre contre les champions de la violence, du mensonge et du profit. Et avec elle, ce qui en fait pour nous, étudiants, le prix, la liberté effrénée, la joie, le vice, l'amour de ce qui est jeune et neuf, la camaraderie, les droites de la gauloiserie déchaînée. Après tout, n'est-ce pas légitime, à vingt ans, de vouloir vivre... Si la tradition seule me dictait de remercier ici les signataires des textes publiés, je ne lui obéirais certes pas. Mais le souvenir combien agréable des multiples collaborations qui firent le journal me sera évoqué par cette adresse de sentiments de gratitude, et je cède au plaisir. Georges Moreau sait ce que je pense de lui ; et je suis que les lecteurs pensent de même : qu'il est un type énorme, dévoué, et que son ardeur n'a d'égale que son talent. L'excellent secrétaire de rédaction, Georges Ancon, n'a pas que son anti-communisme pour être célèbre : il est aussi le spirituel rédacteur et dessinateur qui favorise depuis trois ans les colonnes de l'E. L. Quant à Charles Dormann, il accomplit très scrupuleusement sa besogne, et les fonds s'en trouvent très bien. Et au-delà de l'équipe centrale, il y a la masse des braves types qui procurent à notre canard sa subsistance, en le garantissant de la production enthousiaste de leurs obligeantes ménages. Personne n'oubliera le feuilleton passionnant de l'incomparable maître de la composition loufoque, Joseph Chantraine, les chroniques cinématographiques de René Hainaux, les calembours fameux de Charles Henschel, les dessins de Servais, Jean Lavigne, Claude Leplat, les poésies d'Uhl, J.-M. Deronché,...

Léon Braine, Jean Robert, les mois-croisés de Jules Olivier, les textes de Guy Lakaye, Roger Gadeyne, Georges Populaire, M. Piery, Jacques Waha, Robert Colart, Albert Denis, Jacques Mullie, Joseph Jacob, Hubert Ledent, etc., etc. Pour tous, ma reconnaissance se joint à celle des lecteurs. Que de beaux souvenirs pour un rédacteur quand il trouve d'aussi nombreuses et amicales collaborations ! Il ne nous quitteront pas d'ici octobre prochain. Et alors, vive L'ÉTUDIANT LIBÉRAL 1940-41 !

Hubert THIBERT.



La vente du canard devant l'Université.

## A propos du VAL-BENOIT.

Qu'un habitué du bâtiment central ne puisse s'empêcher en visitant le Val-Benoît de le comparer tristement avec les locaux qu'il fréquente, les futurs ingénieurs qui ont passé deux ans place du XX Août le comprendront sans peine; mais qu'il se plaigne, là, nous ne sommes plus d'accord. Parce qu'il y a une autre comparaison qui s'impose : c'est celle du bâtiment central avec les locaux que le Val-Benoît remplace. Que Grincheux aille faire une incursion dans les sous-sols sans air et sans lumière de l'université où se trouvaient autrefois des laboratoires infects et malsains, ou à l'Institut de Mécanique du boulevard de la Constitution, pour voir si les nouveaux locaux ne sont pas indispensables.

On vient de démolir les bâtiments de la place Cockerill, les ingénieurs s'en félicitent comme tout le monde ; mais puisqu'il fallait faire beaucoup de transformations, n'était-il pas indiqué de commencer par le plus pressé : de faire convenablement et durablement ce qu'on se donnait la peine de faire et de différer ce qui pouvait le plus facilement attendre.

Grincheux aurait-il préféré qu'on mit de vieux tableaux au Val-Benoît, quitte à les remplacer plus tard, ce qui aurait coûté plus cher et permis à Monsieur D'Or de posséder des tableaux mobiles quelques années plus tôt qu'il en aura. C'est une manie en Belgique de rogner sur tout et de faire les choses à moitié : finalement on doit toujours transformer, on n'a jamais rien de convenable et ce à revient beaucoup plus cher. Monsieur Dehali a demandé l'an dernier un million pour restaurer le bâtiment central. Il a eu toutes les peines du monde d'obtenir 500.000 francs.

Quant aux installations du Val-Benoît, en voici l'histoire : Les Universités de Louvain et de Bruxelles ayant fondé des facultés techniques avec l'argent provenant de matières alimentaires vendues en Allemagne, — donc de l'argent qui aurait dû être partagé dans toute la Belgique, — concurrençaient dangereusement l'école de Liège avec leurs installations modernes. Les Liégeois, finirent par obtenir du gouvernement les subsides qui leur étaient aussi bien dus qu'aux autres universités pour rejoindre leurs locaux. Il ne faut pas oublier que l'école des Mines de Liège est universellement connue et doit par conséquent toujours être au premier plan du progrès pour maintenir son prestige en Belgique et à l'étranger et conserver sa clientèle internationale.

Des auditoires pour trois cents élèves ? Mais ils ne reviennent pas beaucoup plus chers que des auditoires pour cinquante, et autrefois les classes comptaient couramment quatre ou cinq cents étudiants. Si elles ont diminué, c'est justement à cause de la déchéance des locaux, le manque d'hygiène et le vieillissement des laboratoires contre lesquels ont réagi les promoteurs du Val-Benoît. Chaque professeur a son laboratoire ! Mais je suppose qu'ils en ont plus besoin que ceux de philo.

Et puis, surtout, ce sont ces laboratoires qui permettront aux professeurs de s'adonner à ces recherches dont les résultats ne manqueront pas de redonner au prestige de notre Université cet éclat qui était en train de pâlir et dont tous les étudiants, même ceux du Droit ou de Médecine, ne sauraient que bénéficier et devraient se montrer fiers. G. A.

## Poètes et Poésie

(FIN. — Voir n° précédent)

L'art et la pensée se réfugient en des aspirations morbides et intraduisibles, des anxiétés incompréhensibles et dont nous cultivons avec soin les germes, sous prétexte qu'ils sont les bacilles de l'art ; alors qu'ils ne sont que les microbes de la défaite humaine. On est lâche et sans avoir au moins la sincérité de le dire. L'individu ne peut plus supporter la vraie indépendance avec calme et un sentiment réel de sûreté basé sur la conscience de sa force et son désir de vivre toute la vie. Il ne vit pas seul et trahit ses mouvements intimes en prétendant qu'il s'isole dans un monde surhumain ; alors que l'on peut constater qu'il peuple ce monde non seulement d'êtres humains, mais de tous les êtres animés et inanimés dont il fait ses égaux, égaux qui lui donnent toujours raison. Ainsi, après avoir peur de vivre au milieu des hommes, il a aussi peur de vivre au milieu de sa réalité. C'est un symptôme clair de la téture. Que quiconque veut s'enfuir de notre monde, sache que s'il lui est loisible de s'en aller, il lui est imposé en retour un bannissement perpétuel, pour tous les effets, et il ne devra pas s'indigner s'il n'a plus de rang au milieu des autres hommes. Cette clameur de notre angoisse, de notre lâcheté et de notre renoncement est arrivée à l'extrême, à la négation des plus essentielles réalités du monde et de ses contingences. Aujourd'hui, il n'y a que deux chemins, ou se figer dans un hiératisme égotique, ou revenir vers le monde des hommes et s'appliquer, après avoir été malheureux, à être heureux. C'est si simple d'être heureux, il suffit d'aimer. Notre cabotinisme nous vient, aussi, de notre détresse. Ce sont les oripeaux, les prétentions à être les seuls, les uniques, tout un fatras de vanités, de sincérité, d'aspirations diverses, dont nous revêtons nos âmes, sans savoir s'ils sont de notre époque et à notre mesure. Nous sommes arrivés si loin, que nous ne comprenons plus la poésie, ayant déjà confondu Liberté et Désordre, Tolérance et Licence, Amour de la Vérité et cynisme, et ainsi de l'avant. Or la Liberté, la Tolérance, la Justice, la Civilité, sont choses trop saintes et surtout trop ancrées dans le cœur de l'homme, pour se permettre d'y mêler des théories spéculatives qui tendent à les polluer. Nous devrions avoir l'âme grande, entière, tout d'un bloc : foi, soleil et générosité ; mais nous laissons les vers du scepticisme, l'eau froide et

les sentiments couards éteindre nos élans. Nous avons peur. Toujours, nous ne sommes que des lâches. Nous sommes de nouveau à l'époque où le grand peuple celtique, comme en 1789, doit sauver l'âme du monde. Serait-il possible que dans les veines du Grand Peuple, soit entré un sang impur et si chargé de bacilles nocifs qu'il ne lui soit plus possible de secouer sa langueur, sa tuberculeuse sociale ? Hier, c'était contre la tyrannie des hommes, aujourd'hui ce doit être contre la tyrannie de la peur et de son complément, la violence. Il faut tendre la main aux hommes et monter avec verdure vers un nouvel état de vie et de perfection humaine. Car si cet effort n'est pas fourni par les Celtes, les peuples d'alentours, qui n'ont pas de génie lorsque laissés à eux-mêmes, éteindront le feu, qu'on a jadis allumé pour être éternel. Laissons à d'autres cette vocation de suicide moral, ce nihilisme amer des peines et des joies d'ici-bas. L'homme d'aujourd'hui souffre de cet état d'angoisse, de désignation, de peur, il recherche l'évasion et ceux qui l'aideront ; c'est pour cela qu'il a fermé les livres, c'est par là qu'il les rouvrira. Il hait les poètes (s'il ne le dit pas, il le montre) et noie son âme dans du mouvement, de la vie artificielle et des avalanches de sensations brutales. Il a peur, il veut fuir, il veut se sentir protégé et s'il n'est pas protégé, il veut oublier. Le poète a manqué à sa mission, à son devoir. Au lieu d'aider, d'aimer et de comprendre les hommes, il s'est rejeté loin d'eux et tes a bannis de son existence ; les hommes aussi les ont exilés. Quand fera-t-on la paix ? Il y faudra beaucoup d'Amour et rien de plus. Mieux que cela, aujourd'hui il n'y a plus de poésie, si ce n'est cachée dans le cœur de quelques hommes qui murmurent et se taisent. Lorsque le créateur, cet homme de vocation, de sacrifice et de devoir, oublie la beauté de son corps pour se revêtir d'oripeaux qui l'éloignent de ses semblables, il devient parjure, sa gloire s'éteint, il n'est plus qu'un autre, un bien-vêtu, un opulent, car il a déjà perdu la richesse, celle dont Bias parlait. Tout ce luxe et cette opulence sans base, n'est au fond qu'un piège. On écrit ce qui nous vient, parsemant le tout de métaphores éblouissantes, d'images heurtées, pointes d'humour qui cachent du

(Suite en page 2, col. 4)

Un de nos collaborateurs dont on connaît les brillantes relations, est allé trouver trois éminentes personnalités du monde poétique contemporain, et leur a proposé de pondre un poème sur ce sujet : «El Desdichado».

Voici les trois chefs-d'œuvre qui lui ont été remis :

### Sonnet.

Je suis le ténébreux, le prof inconsolé,  
Le grincheux recalé à la barbe fleurie;  
Mon manchaballe est mort et les longs bancs vidés  
Portent l'ennui mortel de ma monotonie.

Dans la nuit de mon cours, toi que j'ai regretté,  
Rends-moi mon manchaballe et mon gratteur à vie,  
La Fleur que j'aimais tant voir à mon cours broché  
Et ma classe où le rêve à l'attention s'allie.

Suis-je prof ou vieux clown ?... Indulgent ou moqueur,  
Mon doigt est rouge encor de l'encre de mes rêves ;  
J'ai marqué cent fois « NUL » sur les devoirs d'élèves ;

Et j'ai cent fois, vainqueur, recalé les brosseurs,  
Dessinant sans arrêt sur ma feuille de cotes  
Des zéros tels des œufs et des A tels des bottes.

SERVAIS ETIENNE.  
L. J. J. R.

### El Desdichado.

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,  
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie ;  
Ma seule étoile est morte et mon luth constellé  
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phœbus ?... Lusignan ou Byron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;  
J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrene ;

Et j'ai deux fois, vainqueur, traversé l'Achéron ;  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la Sainte et les oris de la Fée.

GERARD de NERVAL.

### Guitry Sachado.

Je suis Sacha Guitry, — c'est moi, — l'inconsolé.  
Le prince de la scène à la gloire abolie ;  
La seule étoile est morte, et son luth constellé  
Qui voilait le soleil, plein de mélancolie,

Dans la nuit du tombeau ne se peut consoler :  
Je fus le roi Philippe et mère d'Atthalie ;  
Ces rôles plaisaient tant à mon cœur désolé,  
Quand ma voix mélodieuse à ma verve s'allie.

Suis-je alerte ou profond ?... Moraliste ou cochon ?  
Ma Jole est rouge encor du soufflet que la reine  
M'appliqua dans la grotte où nage la syrene.

Quand je l'eus par deux fois baisée... sur le front...  
Maintenant, tout rôti dans les feux de l'enfer,  
J'espère bien un jour remplacer Lucifer !

SACHA GUITRY.  
G. M. A. B.



dépit et de la peine, le tout saupoudré de beaucoup de scepticisme. Les profanes, les bénévoles, ceux qui se laissent encore exploiter, sont aiment suggestifs, et on leur sert des nourrimens sublimes : du brouillard, de l'éther, de l'illusion et rien ; or là où il n'y a rien, tous les jeux d'optique sont permis et possibles. Les vrais poètes ne sont déjà plus ceux qui écrivent, mais les rares lecteurs, comme Ortega y Gasset l'a dit « La poésie est hoy a algebra superior de las memorias » ; toutefois ils sont rares ceux qui ont étudié l'algèbre supérieure, surtout parmi les lecteurs de poésies.

La poésie a ses formes plus, ou moins établies depuis deux ou trois mille ans, et notre âme doit être très élevée que cette mesquinerie de discuter au passé ce qu'il a été. Si nous le voulions, créons un nouveau genre, à côté des anciens, mais n'ayons pas la prétention d'être des révolutionnaires, c'est un stigme de faiblesse future. Que notre réforme soit un retour, non pas un retour à des formes strictes et démodées, mais à un esprit, celui qui durant des siècles a présidé à la poésie.

Ne voulons pas la pauvreté de notre imagination, se surimant à images neuves... et claires, en accusant la langue d'être épuisée. C'est si naïf que même un enfant pourrait en rire.

Nous provoquons des heurts, des incohérences, croyant travailler au grand art, alors qu'à notre insu nous ne cherchons qu'à voler notre manque d'agilité, de souplesse et surtout de travail. Nous sommes tellement dominés par la peur de perdre les profits de l'existence, que nous cherchons à être consacré poète le plus vite possible, et souvent nous nous décorons nous-même de ce titre.

Nous avons accusé la métrique (j'admets que ce n'est pas la rigueur métrique qui fait le poète) d'avoir épuisé ses possibilités. Or même si durant un milliard d'années, un milliard de poètes faisaient un milliard de vers alexandrins, ce seul mètre ne serait pas épuisé. Or il ne s'agit ni d'alexandrins, ni d'un seul vers, il s'agit tout simplement de poésie, c'est-à-dire du tact, de la mesure, de la clarté, de l'équilibre et du cœur ; parce qu'aujourd'hui l'homme a besoin de ces choses. Quant à la métrique, ce n'est qu'une discipline, pour qui ne sait vivre sans cadres certains et sans le régulateur d'un ordre fixe.

Ce qui nous manque, ce sont des idées et du cœur. Nous sommes des statues d'or aux pieds d'argile, insensibles et lourdes d'une incroyable ignorance et prétention. Soufflons sur les êtres que le désarroi et la peine figent dans des attitudes de défense passive et rengons leur vie. Le poète est une espèce de prophète, de moraliste enthousiaste, de studeux inspiré, d'être qui crée, ou crée c'est faire de la puissance, de la joie et de la santé en s'élevant au-dessus de soi-même jusqu'à la hauteur de toute une humanité nouvelle, qui ne craindra plus et pourra vivre à satiété et avec violence même. L'heure est aux violents de l'allégresse.

Nous ne créons plus des formes luxueuses, troubles et vides ; notre œuvre reviendra vers l'homme, car aujourd'hui l'homme est malheureux et anxieux, et nous ne saurions demeurer sourd à ses appels. Nous aiderons à vivre, à comprendre la vie, la paix et la joie ; notre vocation prophétique sera plus grande qu'elle ne l'a jamais été par le passé, car elle parlera d'espérance sur un ton si pur et si fervent qu'elle nous infiltrera dans le plus profond de l'âme de nos contemporains ; or nous sommes en train de faillir à notre vocation. N'oublions pas qu'il vaut mieux sacrifier toute la poésie que d'oublier notre devoir d'enchaînement envers les autres hommes.

Laissons là, ces attitudes mystérieuses, voilées et incompréhensibles, qui ne traduisent qu'un amour insensé de soi-même et une prétention subtile à être inaccessible et par là fait égaux aux dieux. Zeus a foudroyé les Géants lorsqu'ils tentèrent de gravir l'Olympe. Nous respectons les instruments qui nous rendent l'art accessible, car ainsi seulement il nous sera permis de travailler dans les sens qu'il nous plaira et faire œuvre de création. Car pour cela il faut avoir toujours présent à l'esprit, qu'être pessimiste, c'est être égoïste, primitif et mauvais ; alors qu'être optimiste c'est faire montre d'un vrai courage, de générosité et de perfection.

Notre poésie sera donc soucieuse d'accessibilité et de clarté ; si nous ne sommes pas encore poètes, nous nous restreindrons aux formes et aux règles qui assurent ces qualités et notre solide formation. Son caractère sera optimiste, courageux et vibrant de ferveur et d'amour pour la vie ; son âme sera sensible et humaine, prenant parfois des attitudes héroïques, ce qui crée l'enthousiasme et la foi ; sa voix sera cristalline, vivante et harmonieuse ; son esprit sera un bienfait, un conseil et un sourire.

Cette poésie qui sera la nôtre, si nous le voulons, donnera confiance à l'homme et peu à peu lui fera comprendre que malgré tous les sacrifices, toutes les peines, la vie est et sera toujours la plus belle et la meilleure des choses.

René GIELEN.

LETRE  
que je n'ai pas envoyée.

Cher ami,  
... Elle m'avait écrit ces quelques phrases brûlantes où je devinais, parmi les soubresauts de sa personnalité, sa peine et sa sincérité. Tu es mon ami, je veux te la transcrire en entier, cette lettre à laquelle je puis difficilement ajouter une idée.

La voici :  
« Aujourd'hui, j'ai pensé à vous, et rien ne me suffit à moi, qui considère comme fort peu ce que l'on juge suffisant quand je m'abîme dans des songes où je vous parle.

Il y a deux jours que nous nous sommes quittés et cela ressemble à l'autisme douloureux d'une année qui s'écoule. Je le regrette vivement ! Non pas à cause de la séparation de cœur à cœur, mais bien de l'éloignement total de vous à moi. Il n'y a donc pas même un an ! Nous nous ignorions et quand je vous ai vu j'ai oublié qu'en amour, la réalisation de nos plus ardents souhaits est souvent le signal de nos pires souffrances !

Dans ces heures de bonheur, ah ! ce qu'elles sont espacées les secondes de vrai abandon ; toujours un lien matériel et vil nous détourne sans cesse ! Maintenant que ce spasme a pris fin, vous sentez-vous soulagé ? Moi, du moins, je crois bien...

Je vous revois, comme je vous le disais, dans mes songes où vous êtes mon héros. Vous avez quelque chose de plus que les autres, vous restez, vous n'êtes pas cette luxurieuse vision qui éblouit, mais cet éternel témoin aimable... Votre ombre qui me harcèle, et me veut suivre partout, à tout prix, si elle trouble mon sommeil, berce pourtant mon repos.

Souvent elle me confesse que si elle m'a aimé, c'est parce qu'elle doit aimer, et moi, je me tais, car je me sens vite et bien peu généreuse, moi, qui aime parce qu'il faut vivre et payer ainsi sa dette de créature.

Nous nous sommes aimés avant de nous le dire et quand il a fallu faire ses adieux, personne n'en avait le courage ; tout tend à faire croire que ce fut un simple épisode qui n'a pas trouvé de place dans aucun chapitre du roman ! Pourtant, je pense qu'il fut le canevas des tendances de nos deux êtres.

Parmi celles-ci, j'admire cette mélancolie, ce sentiment qu'on dit oscillé du désespoir à la passion, qui nous gouverne tous deux ; il présida au rapprochement de nos cœurs et le jour où il s'absenta nous avons perdu l'équilibre, les oscillations étaient opposées... Dorénavant, ce n'est plus au cœur fougueux qu'il faut nous adresser, mais

A la recherche  
du Printemps.

Nu-tête, partons droit devant nous vers les terres nouvelles, paresseuses, sous le soleil méfiant qui les sèche. N'emportons rien que notre amour, bien enfoui au fond de nos cœurs et qu'effaroucheraient les clartés de ces jours doux.

Viens par les prés détremés et les chemins bourbeux. A travers les landes désertes, allons à la rencontre du printemps.

Ne cherchons pas la date dans le frêne du calvaire, ni la trace de nos pas. La terre est neuve et neuve est la joie qui même notre marche vers l'horizon, avide de bonheurs nouveaux.

Un soleil trop brusque n'a point secoué les lourdes bruyères. Et le grave sapin solitaire de la prairie semble bien fatigué encore. Les broussailles frissonnent dans le grand silence, bousculées par le vent vif qui les palpe sournoisement, arrachant les feuilles cassantes.

Sens-tu l'attente du ciel et des champs ? Et la grande espérance de partout ? Le printemps va venir, Mamie, courrons au devant de lui. Peut-être caché là-bas, au coude du chemin, nous regarde-t-il le chercher ? Il doit être heureux de nous voir si inquiets de lui.

Non, il n'y a rien. Qu'un vieux nid affaissé entre les griffes noires d'un églantier qui l'étrangle.

Taisons-nous. Notre ardeur hors de saison insulte à la grande immobilité du ciel blême qui pèse, lourd, sur la tête des éternels sapins. En vain le vent court-il les landes fauves et rous-sies. Et la forêt dont on voit la charpente de branches nues, d'une noirceur luisante d'humidité. Que peut-il nous offrir d'autre qu'une odeur sourde et furieuse de chaumes rouis et de boue ?

Qu'espérons-nous trouver dans ces amoncellements de crêtes, d'arêtes schisteuses hérissées vers le ciel comme des supplications inutiles ? — Squelettes de collines déchaquetées par les déchaînements des grands vents. — Et à travers ces genêts tordus par la longue souffrance d'un hiver infernal ?

Fuyons ces... Attention ! Les champs de mines, les barbelés... J'oubliais encore les hommes, la civilisation,

Robert COLART.



bien à la raison-complable ! ! Pourtant, si jamais les affections ont constitué un homme au même titre que les recueils forcés et les pensées graves, nous sommes ces héros et j'en suis fier, peu importe que notre séparation soit une récompense ou bien un châtiment, nous avions marié, édifié nos sentiments dans la voie de l'idéal beau !...  
Mais je cesse, mon ami, ton ombre vient à me dire bonsoir, elle éteint pour cette nuit le flambeau qui luit sur mon visage.

Que son éclat est beau ! Au revoir.  
Tu as lu, mon ami, toi, qui me connaît tu sais que je suis touché. Tu me diras...  
P.-M. Dg.

Chrysoctele.

I. — PYGMALION.

Chrysoctele a reculé d'un pas. Ses bras ballants supportent encore le poids du lourd maillet, des ciseaux durs. Devant lui, un bloc de marbre s'est voluptueusement déroulé le long d'un corps divin : de bas en haut, il contemple Athéna Kallinou qui, de ses yeux avides, jette un long regard protecteur vers un homme de son peuple.

Les Parques Eudémones ont filé 30 jours depuis ce jour là : 30 jours elles ont cisailé le beau lin qui s'était, peu à peu, effilé, sali... Mais celui de Chrysoctele brille comme de la soie : son nom va retentir dans le cirque.

Les salpêtres ont sonné. La foule s'est tue, tandis que les retardataires se hâtent en s'excusant. Le héros cothurné crie : « Hommes d'Athènes, réjouissez-vous dans vos esprits ! Athéna Parthénos a choisi parmi tous ses servants un homme de votre peuple pour la glorifier hautement, par la pureté des formes et son esprit créateur. Hommes d'Athènes, gloire, trois fois gloire à Chrysoctele, sculpteur aimé des dieux. »

Et tout l'hémicycle a tonné : « Gloire, trois fois gloire à Chrysoctele l'Achaïen ! » Et le fils d'Achaïe a marché droit sur la tribune, ses yeux humides contemplant, loin dans le ciel une forme invisible. Sa tête était pâle, plus pâle que sa pauvre mais blanche robe. Sa tête est pâle, elle paraît plus pâle encore sous les lauriers dont l'archonte-roi l'a couronné.

Oui, Chrysoctele était pauvre, avait toujours été pauvre. Comment, alors, avait-il pu devenir sculpteur. Certains ont dit qu'Athéna, elle-même, lui donnait le marbre et les outils.

Après la tragédie, la foule s'écoula lentement ; nombreux furent ceux qui se dirigeaient vers le temple d'Athéna, certains que ces dévotions immédiates les assureraient à jamais.

Chrysoctele s'était longuement entretenu avec Kallipède, le riche armateur, protecteur des artistes : Gloire et fortune au jeune Chrysoctele.

Il revint vers sa maison du quartier des potiers, accompagné de Mésippe, sa jeune épouse. Arrivé devant les statues des ancêtres, il la regarda longuement, comme il avait regardé sa statue le jour de l'achèvement. Et c'était presque la statue qu'il contemplait ainsi, car Mésippe en avait été le modèle patient et enthousiaste. Puis, ils s'étreignirent d'un bonheur surhumain.

Les jours suivants, Chrysoctele se rendit au temple de Minerve et pria longuement le regard fixé sur son œuvre surnaturalisée. Chaque jour il y revint, et chaque jour ses dévotions furent plus ardentes mais moins pieuses. Chaque jour, un trait qu'il avait fixé lui paraissait plus lourd encore de pensées profondes qu'il ne l'avait jamais voulu, chaque jour il décroûvait dans ce front, ce pli de la bouche, cette incli-

naison du cou, ce regard vide, une profondeur spirituelle qu'il n'avait jamais conçue auparavant... et chaque jour, il retrouvait Mésippe plus inquiète du changement qu'elle devinait en son époux. Il trouva grossiers ses rires jeunes, grossières ses coquetteries de chatte, grossière sa bouche mutine et sensuelle, grossier son front où se jouaient de folles boucles blondes, grossières ses paroles d'amour... d'amour charnel, alors qu'Athéna Kallinou, chaque jour, lui versait le nectar venimeux de songeries, d'édifices merveilleux, d'abstractions, d'aspirations vagues vers l'au-delà du physique.

Il avait figé le corps de sa femme dans ses propres pensées, ses propres folies, et cela ne faisait plus qu'un. Au début, l'esprit triomphant, l'esprit qui le détacha de plus en plus de Mésippe qui ne comprenait pas.

Mais l'esprit se fonda dans la matière et, sans l'abandonner, Chrysoctele devint amoureux, charnellement, de sa statue.

Pourquoi ces seins, ces hanches de marbre ne s'animaient-ils pas avec cette sublime pensée ; car il lui fallait l'Idée et il reculait devant l'étreinte de Mésippe, qui n'avait pas l'Idée.

II. — LE LIT DE PROCUSTE.

Mésippe avait acquis beaucoup d'esclaves, elle habitait près de l'Acropole. Mais ses rires s'étaient taris. En vain, chaque jour, priait-elle l'Erechteron, au temple d'Apollon, au temple de Minerve, en vain les auspices qu'elle offrait étaient-ils les plus riches, les plus beaux de tout Athènes ; son mari ne l'aimait plus et si, attiré un soir par son jeune corps il s'appretait à céder, immédiatement il reculait en pleurant et elle ne pouvait même pas le consoler.

Le grand prêtre lui avait dit : « Ton mari aime sa statue ; tu en possèdes le corps, mais jamais, tu n'en posséderas l'esprit et sans lui, tu ne peux plus rien.

« O ! imprudent Chrysoctele, qui ose lever tes yeux vers l'esprit de Minerve. Crains la vengeance d'une déesse qui ne t'avait cependant pas ménagé les dons naturels.

« Priez, mon enfant, offrez des sacrifices pour que le malheureux vous revienne et se sauve du sort affreux qui l'épie. »

Mésippe était belle, intelligente, fine. Elle pouvait avoir des amants, mais elle aimait Chrysoctele.

Un soir, elle fit venir la vieille Égyptienne, Isiminos, la sorcière. Contre 3 pores et 2 sacs d'or, l'Égyptienne lui remit un livre relié de peau humaine, certains disent que c'était la peau de Marsyas, écorché par le divin Phœbus.

Mésippe passa de longues heures, pendant les jours et pendant les nuits, déchiffrant l'ancien et aride texte. Ses yeux se consumaient sur des signes inconnus, quelle comprenait après des recoupements innombrables, mais son teint ne s'allait pas et sa tristesse se dissipait peu à peu. Elle acquit ainsi une somme de connaissances que tous jugèrent surnaturelles et, progressivement, Chrysoctele se sentait à nouveau at-

POÉSIE  
Orientale.  
C'est l'heure magnifique aux palmes étalées...  
Dans cette transparence, et ce cristal des cieux  
Par les myrtes en fleurs, les amandiers neigeux,  
Ta peau d'enfant kabyle et fiévreuse hume  
Un vent de sel blanchâtre et de marine écume.  
Le soleil alanguiné colle un disque sanguin  
Sur le mauve jabot d'un ramier qui s'aim.  
Près du ruisseau rieur qui réprime son rire  
Un frelon d'or suce un pétale en pâmouison.  
Dormeuse, tu souris... Et panse qu'il l'admire,  
Le frelon sur la fleur, arête son fredon.  
Un ara rouge et bleu déchire une grenade,  
Profondément vexé de la trouver si fade.  
Ton corps lascif, sentant le sable et le santal,  
Perce de ses reflets la robe diaphane,  
Se brûle de soleil comme un jeune animal,  
Savourant avec paresse un instant qui se fane.  
Dans un mirage, au loin, saturé de clarté,  
Un lac s'endort en rond dans la sérénité.  
Raisin à chair émue, eau la plus fraîche aux lèvres,  
Bocages ombreux, rien ne peut calmer ma fièvre...  
Dormeuse, tu souris... Pour combler tous mes vœux,  
Laisse brûler pour moi le grenat de tes yeux !  
C'est l'heure magnifique aux palmes fortunées...  
Professeur PIFLOQUE.

OPTIQUE - REGLES A CALCUL  
Instruments de CHIRURGIE  
TROUSSES A DISSECTION  
Maison FRITZ  
18, place du XX Août, Liège (face à l'Université) - Tél. 296 91  
RISTOURNE AUX ETUDIANTS.

CARREFOUR  
PROLONGATION  
Les quatre plumes  
blanches  
nouvelle version en couleurs  
ACTUALITÉS Fox-Moviétone en 1<sup>re</sup> heure  
A partir du 15 Mars : REPRISE de  
LA GRANDE PARADE  
de Walt DISNEY.

Fumez la cigarette  
BOULE D'OR légère  
Et vous serez heureux.  
Faites attention à votre gorge.  
Pour fumer agréablement,  
pour fumer toute votre vie,  
pour fumer sans risque,  
adaptez donc la BOULE D'OR légère,  
Tabac pur et naturel garanti par le fabricant O'DON HARRY AND.



LA VIE ESTUDIANTINE

Etudiant, le 10 avril, election à l'Association Générale.

Rétablie en janvier 1939, l'A. G. est à la base une fédération des cercles et journaux étudiants.

Reprenant une vieille tradition, elle fait paraître cette année un Almanach de la vie universitaire liégeoise.

Extraits des Statuts :

Art. 1. — Il est créé une association générale des étudiants de l'université de Liège, organisée en fédération groupant les cercles et les journaux universitaires.

Art. 2. — L'Association est administrée par les cinq cercles facultaires suivants : A. E. D., A. E. S., A. R. E. M. P., C. P. L. Les autres membres y possèdent voix consultative.

Art. 3. — L'A. G. E. U. L. a pour but d'unir toutes les organisations universitaires liégeoises et par là même tous les étudiants.

Art. 6. — Le corps délibérant se compose, outre un délégué des cinq cercles facultaires, d'un président, un vice-président, un trésorier et un secrétaire.

Art. 16. — Les élections... Sont électeurs les délégués des cinq cercles facultaires reconnus... Sont éligibles : tous les étudiants et étudiantes à condition qu'ils soient présentés par un groupement membre de l'association.

ETUDIANT,

si tu désires te dévouer pour tes camarades, adresse-toi à ton président de cercle. Il soutiendra ta candidature à l'assemblée générale.

Chronique de la Quinzaine.

La Session fantôme

On a parlé, et on parle encore, d'avancer la session d'examens de juin. Le bruit en a couru depuis octobre parmi les étudiants et certains professeurs s'en sont fait les échos.

Mais dans tout cela, rien d'officiel, rien de certain. Des échos « de source généralement bien informée » nous apprennent que le terrain a été tâté auprès des facultés des diverses universités.

Ce qui n'empêche pas certains professeurs d'allonger, sans scrupules, leur temps de parole, et leur débit oratoire (les types du Droit en savent quelque chose) se prolonge deux heures durant.

Et cela n'a pas empêché non plus certain professeur de Médecine, de déclarer récemment que, pour sa part, il encouragerait toute proposition fixant l'ouverture de la session d'examens... au début de mai !

Seulement, il faudrait qu'on se décide, et qu'on veuille bien nous prévenir de la décision.

Il ne s'agirait en définitive que de favoriser les étudiants de troisième et septième médecine. Tant mieux pour eux... et pour les autres, dont le programme des cours est loin d'être épuisé.

De deux choses l'une : ou bien qu'on adopte une date plus rapprochée, et alors qu'on en fasse part aux étudiants rapidement, ou bien qu'on décide de ne rien changer, et dès lors qu'on nous tranquillise à ce sujet.

Car rien n'est plus ennuyeux qu'une incertitude prolongée.

LE COUP DE TRIQUE.

Communiqué.

L'ASSOCIATION DES ETUDIANTS EN DROIT organise le samedi 6 avril, à 21 heures, un BAL DE GALA en les salons du Palais Provincial, au profit du Comité Provincial d'aide aux Familles des Mobilisés.

Demande d'invitations : J. Carpaix, 72, rue Louvrex, à Liège.

Dissection.

Muscles juteux et rouges, dégoulinant de graisse. Viande puante et moïte, tout imprégnée de pus. Aponévroses fines, tendons hypertendus, M'avez communiqué un étrange malaise...

M'avez communiqué un étrange malaise. Tête de vieux Macca aux yeux exorbités, A la gueule béante, pleine de sang caillé, Corps puant et pourri, dont le ventre s'affaisse.

Corps puant et pourri, dont le ventre secrète. Un jus jaune et visqueux, synthèse de physique. Qui coule lentement, monstrueuse coïque. Et s'épand, dégueulasse, avec un air de fête.

JANLET.

Petites nouvelles de 1<sup>re</sup> Médecine.

...Dédié à JEANNE MALAISE.

Pour tous, le jour où l'on s'embête Est sans conteste le lundi. Pourtant Hubert est à la fête. Quand arrive ce jour béni, Car il va revoir sa Jeannette, Au labo, tout l'après-midi.

Mais hélas ! la cruelle fille Lui cause bien de noirs tourments ; Et dans le local de chimie, D'un oeil amusé, l'assistant Peut voir le spectacle touchant D'un Oreste bien romantique, D'un zèle extrême poursuivant Une Hermione tyrannique.

Jeannette, sèche-lui ses pleurs, Comprends mieux sa sincère ardeur, Perce son âme posthume. ...Et quand vous préparez en chœur Un flacon d'acide nitrique, Sache, Jeanne, que ce caustique... Brûle encore moins que son cœur.

CHROMOSOME.

F. E. L. U.

Les candidatures pour les élections du Comité 1940-41 doivent parvenir avant le 8 avril au secrétaire, Henri Ramfoul, 14, rue Bibs, à Liège.

F. N. E. L. B.

Le congrès annuel aura lieu cette année à Gembloux les 6 et 7 avril.

Au cours de Monsieur Willems

Vendredi... 10 heures... cours de Droit Romain !

Ah ! loisir... repos... quiétude !

10 heures 10... Personne. Ne viendrait-il pas ? Mais non ! le voilà... il entre dans notre bel auditoire tout sale, et va partir à l'attaque des lois Romaines, de la procédure, et tout et tout...

Roger Lahaut, manchaballe des plus désintéressés à ce qu'il dit, frappe dans ses mains pour avertir ses aimables collègues que le conférencier tri-hebdomadaire a pris place à la tribune d'où il va haranguer son lamentable auditoire. Tout le monde est installé... tout le monde se traduit par « quelques jeunes gens gelés »...

Il manque notamment Le Maire... Ah ! mais non ! Le voici... selon une heure habitude, la porte gince, s'ouvre lentement et laisse apparaître la figure haletante et les yeux hagards de Freddy. Il entre et crée aussi un divertissement agréable aux pauvres heres qui gisent, étonnés, sur leurs bancs.

Passons maintenant en revue les diverses activités qui se manifestent au cours, activités bercées par la douce et monotone voix du juriste éminent.

Tony Faure, fatigué des efforts fournis au cours de Droit naturel, se repose dans la lecture de « Hitler m'a dit »... ne serait-il pas mieux d'écrire : « Clemens m'a dit » ?

Collignon, fils de Théo, frère de coton, gamin de sa mère, père de la Grande Belgique — Oh ! paron : président à vie — s'amuse à tout moment à souligner de gros traits rouges et bleus, les caractères mal imprimés de son cours. Il espère sans doute y découvrir quelque sujet dont il pourra tirer une harangue, fouguese et aynatique, pour son prochain congrès.

Derrière lui, Vilours, disciple de de Sellaing, essence du manchaballisme, il, sans doute pour rassasier ses esprits avides de science la prose claire, traîne et simple de Marcel de Corte.

Charles Dufays suit le cours avec attention et application... Est-ce bien vrai ?... non, il rêve à son cher Congo... il se voit tout nu, le pagne au ventre, exécutant un pas de swing, apprécié par une tribu de Watusi.

J.-P. Schuermans, lancé depuis peu, écrit de nombreuses lettres et réponses à ses masses d'admiratrices...

Jean Billon, à l'écart de tout contact humain, rêve à la chasse et voit passer devant lui un beau sanglier, mâle, veu et lent dans l'action... Il se réveille... malheureusement... ce beau gibier, qu'il pensait abattre d'un seul coup n'était autre que Larondele...

Seul, enfin, André Maisin semble faire attention... Le cours ouvert... les yeux vagues... la plume à la main... les pieds croisés... la barbe fantôme... il pense au bon repos qu'il va pouvoir délecter chez un de nos meilleurs restaurateurs.

Pour terminer, là, sur le banc jaune rempli de sculptures plus ou moins artistiques, git le jeune intellectuel fatigué qui vient de pondre, en guise de passe-temps, ces quelques lignes sans prétention.

HOT.

Gaulois,



gaulons !

Camarades étudiants, je vais vous conter la bizarre aventure qui m'est advenue à moi, vieux pensionné de l'Etat et habitué des bancs du Jardin Botanique.

Il y a quelques jours, j'arpentais nonchalamment les chemins sinueux de ce parc enchanté (sic) ; une bise glaciale lapidail ma peau déjà meurtrie ; un désir, une obsession s'empara de moi : me hauffer. Au hasard, j'entrai dans le bâtiment le plus proche et je m'assis frileusement au milieu de jeunes gens chambardeurs.

J'apparis plus tard, à mon grand étonnement, que j'étais dans l'auditoire de Botanique, et que le volumineux et imposant monsieur qui venait d'entrer était... professeur d'Université et se nommait Ray Bouillenne.

Ma tactique était telle que je n'espérais même pas un geste de retraite et que je m'abandonnai à la douce euphorie de la chaleur naissante.

Plus tard, j'observai ce tonitrueux homme qui parlait d'une voix tonnante et qui du haut de sa chaire dominait les jeunes gens d'un regard dictatorial. J'entendais de telles choses : « Messieurs sans la botanique rien de ce bas



monde ne pourrait exister. Et quand je dis « rien » je suis encore bien en dessous de la vérité. — « La médecine sans la botanique est un corps sans âme ; quant à la pharmacie nul homme (il disait hhhomme, le monsieur professeur) n'eut pu soupçonner son existence si les botanistes, ces fondateurs de notre civilisation auxquels j'ai l'honneur d'appartenir, n'avaient eu l'imense courage de mettre leurs méninges à mal ».

J'étais évidemment très surpris d'entendre pareil langage. Mes voisins les étudiants étaient quelque peu étonnés, mais ils semblaient habitués à entendre pareils raisonnements et acceptaient ces paroles avec un sourire blasé. Quelques-uns, malgré le regard revolver de leur maître, déblatéraient ironiquement ce petit discours que l'imposant monsieur débitait avec une ataxie tout olympienne.

J'ai aussi entendu parler de tas d'histoires dont je ne comprenais pas le moindre mot. bercé par la voix forte et rythmée du professeur, par le babillage bavard des étudiants et surtout des étudiants, je m'endormis, heureux, et je rêvai que j'étais voluptueusement couché dans un jardin aux fleurs magnifiques et parfumées dont j'ignorais, pour mon bonheur, la structure et le nom.

G. L.

ENQUÊTE.

Suite à la lettre parue dans notre dernier numéro une commission fut chargée d'enquêter auprès de nos professeurs, pour savoir s'il est possible de réussir les examens après avoir brossé les cours. Voici les réponses qu'elle a recueillies :

Max MORAND. — Il est grandement dommage que vous n'ayez pas assisté à mes cours ; je vous aurais donné une excellente leçon de français.

Il est évident, toutefois, que vous n'êtes pas assez intelligent pour comprendre les subtilités de mon cours. Néanmoins, vous pouvez toujours risquer de vous contenter de mon autographe, quoique, de mon propre aveu, elle ne réponde pas à la grande valeur de mon élocution.

E. WITMEUR. — Oui, évidemment, vous avez une bonne excuse de n'être pas venu à mon cours. On a toujours de bonnes excuses ; et pourtant, moi, je me tue à essayer de vous faire entrer cela dans le corps. Je parle depuis le matin et vous, les rares fois où vous venez, au lieu d'essayer de travailler double, vous êtes là, assoupi, à rêver.

Ce que je vous donne, moi, c'est un capital précieux que vous devez augmenter par votre travail de tous les jours. Enfin, je n'y puis rien, je vous crois, que voulez-vous de plus ?

Louis D'OR. — Il est regrettable que vous n'ayez pas assisté au cours que je donne, car si je ne fais pas éditer mon cours c'est pour inciter mes élèves à venir nombreux à mes causeries et pour que, dans mon cours, figurent toujours les dernières découvertes scientifiques.

Il est vrai que je vous conseille, dès ma première leçon, de vous tenir au courant de l'activité littéraire et artistique, et de faire de l'Education Physique, pour pouvoir remplir sans défaillance votre devoir d'ingénieur et de père de famille ; mais je ne vous ai pas conseillé de faire cela pendant mes heures de cours.

Chevalier Adolphe BRAAS. — Je vous salue de gré, Monsieur, de la confiance que vous me témoignez en me questionnant sur une question si délicate par la doctrine des professeurs et la jurisprudence des jurys.

Il m'est avis, Monsieur, que votre cas n'a rien de fort difficile, complexe, ni discutable. Il échète qu'il serait pour vous une gageure, une indelicatesses et une folie, de vous présenter en Juin devant moi, ne fût-ce que deux minutes. Néanmoins, c'est avec un immense plaisir, monsieur, que je vous questionnerai à la session suivante.

R. H. J. G. S. GERMAY. — Monsieur, je ne vous demande pas les choses difficiles de mon cours ; mais comment voulez-vous savoir ce que vous devez passer si vous ne venez pas à mes cours ?

Présentez-vous sans crainte à l'examen, et si je vois que vous connaissez normalement la matière, ce ne sera pas moi qui m'opposerai à votre passage.

BAUDRENTHIEN. — Vous avez eu tort, car d'abord, je suis extrêmement physionomiste, et les brosseurs, voilà, je ne les aime pas.

De plus, je suis certain que tout qui sort de mon cours le connaît ; je l'expose avec beaucoup de clarté.

Vous devez vous présenter, et vous serez moifié, tout comme vos camarades plus assidus.

DUESBERG. — Vous avez bien raison de brosser ; cela vaut mieux que de venir vous endormir dans mon médiocre amphithéâtre. Si vous trouvez plus d'agrément et de profit ailleurs, mon intelligence comprend que vous ne veniez pas m'écouter.

DELREZ. — Moi, cela m'est égal, que vous ne veniez pas au cours. Seulement, arrangez-vous avec l'appariteur.

PHILIPPIN. — Vous m'êtes très sympathique ; tout ce que vous dites dans votre



LIBRAIRIE Léopold GOTHIER 3, rue Bonne-Fortune, LIÈGE. Includes contact information for Philologie, Philosophie, and Science.

Buisseret Pour vos lunettes 19, rue des Clariens





# Têtes de pipes

## et Pipes désoculottées.

Roman feuilleton inédit.

No 12

### Résumé des chapitres précédents

Un tiens vaut mieux que deux fixe-chaussettes.

L'amour est enfant de Bohême et n'a jamais connu Delmasse. C'est en forgeant qu'on devient spirituel. Ne remets jamais au lendemain ce que tu n'as pu faire aujourd'hui.

### CHAPITRE XXIV (suite)

Une joie indicible nous envahit tous. — Ici A.E.S., ici A.E.S., ici A.E.S., répondit Fernand. Je passe à l'école. On entendait les coups battre dans les poitrines.

sont pas aussi excités qu'en Amérique, mais Lemineur flirte déjà. Thibert écrit un éditorial pour l'A. E. L. Moi je bois du whisky et je vais chercher une gentille à caramboier.

— Ici Fernand, ici Fernand, ici Fernand. Waha est-il à l'école ? Colart va parler.

— Allo ! Allo ! crie Colart. Vous êtes des porcs, en toute simplicité. D'ailleurs, on ne vous a pas envoyés là pour rigoler, boire et pétocher. Essayez de vous mettre en rapport avec No-No et René Legros.

Il y a moyen de faire croire à la Vénus que les dirigeants du Comité Pont trompée et qu'on lui a apporté un faux Emile. Ce sera une alliée de plus. Nous vous envoyons un grand ami du Sussex. Il le connaît comme le fond de sa poche : C'est Schröder. Je passe à l'école.

— Allo, ici Thibert, ici Thibert... Waha est trop saoul pour répondre. O. K. pour votre message. Nous commencerons demain. Envoyez nous vite l'ami du Sussex. Nous en aurons besoin. Bien le bonjour aux Amis de Liège. Et dites à Jo-Jo qu'il n'oublie pas de faire le feuilleton pour mardi prochain !

### CHAPITRE XXV

Trois à quatre mille personnes se pressaient à la gare des Guillemins pour applaudir le départ d'Albert pour le Sussex.

— Oh, excuse-nous. Nous n'y avons pas songé.

— Enfin, l'heure n'est pas à la rigolade... Avez-vous repéré le repaire de nos kidnappers ? J'ai hâte d'entrer en scène !

— Oui, répond Waha. Ils ont loué une assez grande propriété non loin d'ici. NoNo (alias Emile) et René sont au courant de notre arrivée. Ce soir il nous retrouve au café du « Penny troué », un café sympathique au possible, tout petit : quelques femmes pétantes...

— Pardon, potables, coupe Thibert.

— Oh, laisse-moi continuer, dit Waha : du whisky, du gin, un piano mécanique, et puis tout rempli de fumée de tabac.

— Un beuglant, quoi ! réplique Albert. On verra ça ! En attendant, si en dinait ?

### CHAPITRE XXVII

#### LA SOIREE TRAGIQUE

Dans la rue du « Penny troué » un seul réverbère est allumé. Il y a de la brume et l'on entend, monotone, sur le pavé, le pas de l'agent à poste fixe du carrefour voisin.

— On y est, murmure Waha. Et il pousse la porte du « Penny troué ». Albert, Lemineur, Thibert suivent dans l'ordre.

Le café est à moitié rempli. Déguisés en arabes écossais, nos quatre amis vont s'asseoir tout au fond du café. Albert porte en bandoulière un gros collet rouge : c'est le signe de ralliement.

— Quatre whisky ! grogne Waha, et des femmes !

— Allons, allons, sois convenable, supplie Thibert. Tu sais que Jo-Jo écrit notre expédition dans le feuilleton de « L'Etudiant Libéral » ; quelques personnes pourraient se froiser de tes manières.

— Bon, bon, réplique Waha... On fera tout sans lui dire !

On boit sans rien dire au « Penny troué ». Des hommes jouent aux cartes lentement sans broncher ; d'autres aux dés ; d'autres à rien... Mais tous boivent dignement, et beaucoup.

8 h. 40. — La porte s'ouvre... René et No-No. Le café explose. Tous les clients se regardent ébahis. Tandis que le patron appelle police-secours, René ne perd pas son sang-froid et coupe les fils du téléphone avec un bistouri bien aiguisé.

— Allez patron, rigole. Donne une tournée générale. Riez donc, crédeu. Ah ! que ça fait du bien de se retrouver ! Milieu, milieu ! Qu'on leur torde le cou à ces crapuleux du C. P. L. R. D. J. B. U. S. L. N. M. D. B.

— Attends, attends, ça viendra, dit Albert. Je m'y connais, moi. Je frappe sec et dur, et puis te jurer que je n'ai jamais eu la gueule cassée. Buvoons !

— Oh oui, buvoons ! orient Lemineur et Waha.

— Mais y a-t-il assez d'argent ? demande Thibert, anxieux.

### CHAPITRE XXVIII

#### LA GRANDE DECISION

Mais les membres du Comité du C. P. R. D. J. B. U. L. N. M. D. D. B. se sont aperçus de la fuite de René et No-No. Une grande effervescence règne au sein du Comité. « Il faut agir vite et bien », dit Schuermans.

— Oh, avec mon canal je les aurai toujours bien, affirme Collignon.

Et c'est pourquoi nos ennemis décidèrent de faire des battues pour retrouver les deux fugitifs.

A 22 h. 48 exactement, les membres du C. P. L. R. D. J. B. U. S. L. N. M. D. B. sont attirés par une voix partiellement émuante qui vient de la rue du « Penny troué ».

« Allons voir, dit Schuermans, c'est vraiment merveilleux ». Et les larmes aux yeux les comillards entrent au « Penny troué ».

— Il ne fallait pas chercher bien loin le bonheur et la perfection, remarque Collignon. Oui, retournons. Abandonnons tous nos projets illusoire... Allons avec eux.

### CHAPITRE XXIX

#### FINAL

LES JOURNAUX : Aujourd'hui, à Liège, une réception monstrueuse a eu lieu en l'honneur des héros de la campagne du Sussex. Une trentaine d'étudiants et d'étudiantes liégeoises ont été remis aux mains de leurs parents éplorés par nos sympathiques amis Lemineur, Waha, Thibert et Schröder.

Vers 2 h. du matin la ville était encore pleine de lampions, et l'on télégraphiait d'urgence à Bruxelles pour avoir de la bière. — Bavière et les Anglais sont remplis de types ivre-morts.

Nous espérons cependant que la fin d'un calvaire n'en amènera pas un autre : la recrudescence de l'ivrognerie.

Pour les détails complémentaires voir « L'Etudiant Libéral ».

(A ne plus suivre).  
Tout droit réservé y compris celui de réussir avec la plus grande !

**VOUS AUSSI...**

vous deviendrez un lecteur assidu de

**La Dernière Heure**

c'est le journal qui vous renseigne

**LE PLUS RAPIDEMENT LE PLUS COMPLETEMENT LE PLUS SINCEREMENT**

UNE BRASSERIE FAMILIALE

POUR TOUS :

**Aux Trois Suisses**

PONT D'AVROY

BUFFET FROID -- BIERES ARTOIS

Rendez-vous des Universitaires

**LISEZ L'EXPRESS**

JOURNAL QUOTIDIEN

FRANC BIEN INFORME LIBRE

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

**TIRLEMONT**

Exigez le sucre scié rangé en boîtes de 1 kilog

**Le Pré Normand**

RUE VINAVE-d'LE, 9

Téléphone 143.62

Spécialité de Gaufres, Glacés et Repas légers

Rendez-vous des Universitaires

**Radio J. B. DIRICK**

30, rue de la Madeleine

Ses postes merveilleux

Ses amplificateurs à grande puissance

Garanties très larges

Facilités de paiement.

**Pharmacie Saint Remy**

50, Rue Neuvise - Téléphone 140. 8

Spécialités Belges et Etrangères

IMPRIMERIE - LITHOGRAPHIE - PAPETERIE

**Maison Ch. Baré**

27, Passage Lemonnier - Tél. 146.42

Spécialité de Cartes de Visite - Lettres de Mariage - Naissance - Timbrage

FOURNITURES POUR ETUDIANTS.

**Maison MAGNETTE**

MCRAND Succr.

Tout pour Etudiants, Militaires et Scouts

ARTICLES DE SPORTS

Passage Lemonnier, 8

**A Gembloux.**

**SCALPS**

CE QU'ON PEUT LEUR OFFRIR :

Jacques (4e agr.) : Mateus.

Mateus (4e agr.) : Un tomahawk.

Moens (1re cand.) : Baker fixe.

**OHANSONS NOUVELLES :**

Manil montant : créée par Carolus.

Je br' mes préférences : créée par Jean-Jean.

Poète ébahissant : créée par Jean-Marie (Gas loufoque).

**CASQUETTES D'ETUDIANTS**

**INSIGNES**

**L. DEVILLEZ**

Passage Lemonnier. 30 - Tél. 143.37

**Librairie S. TUMMERS**

46, rue Sœurs de Hasque

ACHAT ET VENTE DE TOUS LIVRES ET COURS UNIVERSITAIRES.

**LUNETTES**

**COMPAS**

**PHOTO**

**MICROSCOPES**

**Le maître opticien**

**Smalt**

19, rue de la Régence

Un petit Ardennais, volontaire et têtu, qui arriva l'an passé en lapin sympathique.

L'action combinée de la JUC et des foudres rectoriales ayant réduit la truculente gaieté des réunions gembloutoises, Paul Gomez trouvait un climat disposé à bien accueillir la patine, le bris et l'élégance accentrique qu'il avait développé par un court passage à l'Université de Liège. Il garde cependant un amer regret des thés dansants et une admiration exclusive pour Liège.

Un peu de rôtage, une goutte d'huile dans son caractère, et il va devenir pour Gembloux le « type énorme » qu'est son frère Jean, le sympathique rédacteur du « Carabin » et vice-président de la FELU.

Il est, comme lui, un bon camarade, un ami sûr, dévoué et ce qui ne gêne rien un bon étudiant.

L'analogie serait complète si nous pouvions glorifier ses succès féminins ; hélas, Gembloux est peu peuplé... d'où l'obligation pour Gomez de faire jurer toute une année académique chacun de ses amours.

SWING.

Le café crème 1 fr. 25

Le Crêpe (Export) 1 fr. 50

**Café des Etudiants**

**A LA COUPOLE**

Rue de l'Université, 22, LIÈGE

Dans la salle de Billards, la Consommation est facultative pour les Etudiants

12 BILLARDS au premier étage

BUFFET à bon marché

Spécialités belges et étrangères

Eaux minérales

Pansements

**Pharmacie VIVARIO**

Coin de la rue de l'Université et de la place du XX août

**STRAPS** GRAINES et PLANTES

Spécialiste de la Décoration

Art Floral -- Membre Fleurp

Ordres pour le Monde entier

83, Rue d'Amérique, 83, Liège

Téléphone 102.78

**CAFE CENTRAL**

HOTEL - RESTAURANT

2, PLACE DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE

Télé 101.01

Salons pr Nc es, Banquets, Réunions

La première

**Ecole**

du monde

POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ETRANGERES

**BERLITZ-SCHOOL**

Boulev. de la Sauvenière. 23 Liège

Téléphone 258.35

**CAFÉ DU PÉLICAN**

Rue Cathédrale

TEL: 4388

Consommations 1er Choix

Impr. BOVY, 5, rue du Jardin Botanique

Téléphone 144.35

954537-130